HAL
open science

“ ”On ne m’ôtera pas de l’esprit que son cœur est droit, & que son esprit seul est coupable” - Marie Leprince de Beaumont juge Jean-Jacques Rousseau ”

Ramona Herz-Gazeau

▶ **To cite this version:**

Ramona Herz-Gazeau. “ ”On ne m’ôtera pas de l’esprit que son cœur est droit, & que son esprit seul est coupable” - Marie Leprince de Beaumont juge Jean-Jacques Rousseau ”. Lumière de la foi, lumières de la raison : l’éducation religieuse féminine en débat au 18e siècle, Nicolas Brucker; Sonia Cherrad, Mar 2016, Metz, France. hal-01939266v1

HAL Id: hal-01939266

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01939266v1

Submitted on 29 Nov 2018 (v1), last revised 10 Dec 2018 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« On ne m'ôtera pas de l'esprit que son cœur est droit, et que son esprit seul est coupable[1] ». Leprince de Beaumont juge de Jean-Jacques

Ramona Herz-Gazeau

Jean-Jacques Rousseau occupe dès son vivant la place d'un novateur dans le domaine de l'éducation des enfants. Ses théories rayonnent dans la grande majorité des écrits éducatifs de la seconde moitié du XVIIIe siècle, dont ceux issus de la plume des femmes. Toutefois, les éducatrices n'adhèrent pas à l'intégralité des théories proposées par le philosophe, critiqué entre autres pour l'éducation différenciée qu'il revendique pour les deux sexes. Marie Leprince de Beaumont semble mitigée par rapport à son contemporain, dont elle juge les réclamations « paradoxales », le cœur « droit » et l'esprit « coupable ». L'œuvre de l'éducatrice catholique témoigne, comme celle de Mme de Genlis par exemple, de la réception ambiguë qu'a connue Rousseau parmi ces femmes auteurs qui défendaient à la fois une meilleure éducation pour les jeunes filles et la foi chrétienne, élément fondamental de cette éducation.

L'examen d'un ouvrage du début de la carrière de Marie Leprince de Beaumont, *Le Triomphe de la vérité* (1748), invite à une analyse plus approfondie de la conception pédagogique que Rousseau expose plus tard dans *Émile* (1762). Dans un premier temps, plusieurs axes de la réflexion pédagogique communs aux deux auteurs seront examinés, à savoir les méthodes didactiques appliquées, le cadre de l'éducation, ainsi que le rapport entre l'éducation et la religion chrétienne. Dans un deuxième temps, l'examen des *Américaines* (1769), un ouvrage plus tardif de Leprince de Beaumont, approfondira l'aspect de l'éducation chrétienne destinée aux jeunes filles. Enfin nous mettrons en lumière l'attitude générale que l'éducatrice afficha envers son contemporain. Quelques commentaires sur Rousseau insérés dans les *Magasins* ainsi que la « Réponse au discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau », une des réfutations trop peu connue du célèbre discours couronné par l'Académie de Dijon, éclaireront notre propos.

Axes rousseauistes de la réflexion pédagogique dans Le Triomphe de la vérité

En 1748[2], Marie Leprince de Beaumont publie *Le Triomphe de la vérité*, un roman-mémoires, chez Henry Thomas à Nancy. Selon les mots de l'auteure, véritable « femme d'affaires », l'édition est épuisée après seulement quelques semaines. Elle décide de republier plusieurs fois son texte, ou du moins des extraits, dont par exemple en 1750 à Londres dans son journal *Le Nouveau Magasin français*[3]. En 1774, une nouvelle édition paraît chez Bassompierre à

[1] LEPRINCE DE BEAUMONT, *Instructions pour les Jeunes Dames*, Londres, John Nourse, 1764, t. IV, p. 83 [désormais : *Instructions*].

[2] LEPRINCE DE BEAUMONT, *Le Triomphe de la vérité*, Nancy, Henry Thomas, 1748. Édition de référence : Liège, Bassompierre, 1774 [désormais *Triomphe*].

[3] Voir les exemplaires de janvier et février 1750. LEPRINCE DE BEAUMONT, *Nouveau Magasin français*, Londres, François Changuion, p. 71-73 et p. 77-78. L'auteur introduit son « Extrait d'une brochure intitulée *Le Triomphe de la vérité* » comme suit : « Comme la traduction de cette brochure va paraître incessamment, on a cru que le

Liège ; un an plus tard, l'éditeur des *Œuvres mêlées* reproduit également quelques extraits du *Triomphe de la vérité* dans le dernier volume du recueil[4]. Le roman est vite traduit en anglais[5] et plus tard en allemand[6]. Il est dédié au roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar. Ce « mécène des Lumières[7] » installé à la cour de Lunéville, où Leprince de Beaumont aurait été danseuse et musicienne[8], est non seulement le fondateur de la Société royale des sciences et des belles-lettres de Nancy, mais aussi l'auteur de plusieurs ouvrages défendant la foi chrétienne[9]. Il n'est guère étonnant que les propos du *Triomphe de la vérité* se rapprochent des idées soutenues par ce souverain, dans lequel Leprince de Beaumont espérait trouver un protecteur[10]. Dans l'épître dédicatoire, l'auteure implore ainsi la faveur du régent :

> Je parviendrai peut-être à éclairer l'esprit, mais Dieu seul peut toucher le cœur. Et quel moyen plus efficace d'attirer sur ce livre la protection du Ciel, que de le mettre sous la vôtre ? Vos lumières égalent votre religion, l'impiété respectera sans doute des vérités qui ont toujours été la règle de vos actions[11].

Les « Mémoires de Monsieur de la Villete », comme le précise le sous-titre du *Triomphe de la vérité*, donnent la parole à un « je » narrateur dont la vie commence par une expérimentation d'éducation négative[12] initiée par sa mère Émilie. En proposant d'éduquer leur fils dans l'ignorance métaphysique et religieuse, celle-ci veut prouver à son mari incrédule que l'idée de Dieu est un sentiment naturel. Leur enfant parcourra un chemin mouvementé, marqué avant tout par la recherche de la « véritable religion », mais aussi, de façon plus générale, par la quête de la réussite sociale et personnelle. L'épanouissement (religieux) de la personnalité du protagoniste dépend entièrement de son éducation qui suit plusieurs des principes pédagogiques alors en vogue au XVIIIe siècle.

Tout d'abord nous constatons dans *Le Triomphe de la vérité* une sorte d'anticipation de l'éducation négative prônée dans l'*Émile*. Elle implique que l'éducateur n'intervienne que pour prévenir la naissance du vice, jamais pour les guérir au moyen de maximes prescriptives. Selon Sonia Cherrad, les femmes éducatrices du XVIIIe siècle n'adhèrent que partiellement à la théorie de Rousseau, qui « renouvelle [c]e discours pédagogique traditionnel[13] ». Même si

---

public verrait cet extrait avec d'autant plus de plaisir, que l'original en français n'a point paru à Londres, l'impression ayant été épuisée en France en fort peu de temps, et l'auteur n'ayant pas jugé à propos de passer à une seconde édition. »

[4] LEPRINCE DE BEAUMONT, *Œuvres mêlées*, Maestricht, Dufour et Roux, 1775, t. VI, « Extrait d'une brochure intitulée : *Le Triomphe de la vérité, ou Mémoires de Mr. de la Villete* », p. 279-294 [désormais *Œuvres mêlées*]. Il s'agit ici du même texte que celui publié dans *Le Nouveau Magasin français*. Les *Œuvres mêlées* regroupent les écrits publiés dans le journal une vingtaine d'années auparavant.

[5] *The Triumph of Truth*, Londres, T. Cadell, 1755.

[6] *Der Sieg der Wahrheit oder Nachrichten des Herrn de la Villete*, Leipzig, Schwickert, 1776.

[7] Anne MURATORI-PHILIP, *Stanislas Leszczynski. Aventurier, philosophe et mécène des Lumières*, Paris, Robert Laffont, 2005.

[8] Catriona SETH, « Introduction », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, éd. C. Seth et J. Chiron, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 7-42 ; ici p. 11.

[9] Par exemple : *Le philosophe chrétien* (1749), *Réflexions sur divers sujets de morale* (1750), *L'incrédulité combattue par le simple bon sens* (1760). Les écrits de Stanislas Leszczynski sont rassemblés dans les *Œuvres du philosophe bienfaisant* (1763).

[10] N'ayant jamais reçu la pension royale espérée, elle partit en Angleterre afin de gagner sa vie en tant que gouvernante de jeunes filles aristocratiques à partir de 1748.

[11] *Triomphe*, Épître dédicatoire, p. iv-v.

[12] Nous lisons dans l'approbation donnée par Monsieur de La Ruelle pour l'édition de 1775 : « J'ai lu *Le Triomphe de la vérité*. Par une fiction ingénieuse (sans entrer dans la question s'il serait permis de la réaliser), l'auteur introduit un enfant […]. » – Voir Christophe Martin, *« Éducations négatives ». Fictions d'expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 185 *sq*.

[13] Sonia CHERRAD, *Le Discours pédagogique féminin au temps des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 2.

elles recommandent autant l'éloignement du monde que l'éducation dans un cadre naturel, elles « s'inscrivent […] en faux face à une conceptualisation de l'éducation impliquant une absence d'intervention de la part de l'instructeur au moment de la première formation morale d'un élève[14]. » Rotraud von Kulessa a, elle aussi, constaté que « le principe d'une éducation négative de Rousseau est loin de faire l'unanimité parmi les contemporains[15]. » Le roman de Leprince de Beaumont semble pourtant anticiper certains préceptes défendus par son contemporain. Ainsi le jeune La Villete n'est pas guidé dans son apprentissage, mais bénéficie d'une seule passion, qui est « celle de savoir, inclination que [s]on père mettait à profit[16]. » Les passions occupent, en effet, une place centrale dans la pédagogie de Leprince de Beaumont : elle les juge d'une façon ambiguë et se rapproche par là des idées d'un Helvétius[17]. D'une part, les passions sont décrites comme un « danger » pour le bon développement de la personnalité ; et l'auteure avertit notamment ses élèves des « précipices où elles conduisent ceux qui s'y abandonnent[18]. » Diamétralement opposées à la raison, qui, elle, est préférable au procès d'éducation, elles sont à « rectifier[19] ».

> Les passions nous montrent la source du bonheur dans les objets qui nous environnent ; la raison nous la découvre au-dedans de nous-mêmes. C'est par le cœur que l'homme doit être heureux ; et c'est dans le fond de son cœur qu'il doit chercher et détruire les ennemis de sa félicité […]. La raison nous découvre donc le seul sentier du bonheur : elle nous arrache aux biens imaginaires, pour nous en procurer de réels[20].

D'autre part, les passions peuvent avoir le bénéfice de maintenir l'attention de l'élève, et donc d'avoir un effet positif, comme l'atteste la citation ci-dessus du *Triomphe de la vérité*.

Selon Leprince de Beaumont, l'enfant doit faire l'expérience de sa raison par lui-même : c'est cette voie qu'adopte le père dans *Le Triomphe de la vérité*. Il souhaite que son fils doive « à [ses propres] réflexions, les lumières qu['il pourrait lui] donner[21]. » Nous retrouvons ici les idées issues de la pédagogie réflexive d'un Fleury ou d'un Locke. Privilégiant la stimulation des facultés propres de l'élève, cette démarche vise son autonomie ; l'enfant est désormais le sujet de l'éducation et non plus son objet. À ses côtés, l'éducateur ne se présente que comme son guide ; plus encore, dans *Le Triomphe de la vérité*, le père du protagoniste se dit, comme l'éducateur d'Émile, son « ami plus que [son] père[22]. » Cette analogie a sûrement contribué à la réflexion d'Alicia Montoya qui se demande si la mère dénommée Émilie dans *Le Triomphe de la vérité* ne serait pas une « inspiratrice lointaine de l'Émile de Rousseau, ou de l'Émilie de Madame d'Épinay[23]. »

Ce que nous avons dit de la méthode didactique appliquée influe sur le cadre pédagogique. L'éducation individuelle est préférée à l'éducation collective ; elle va de pair avec le choix du lieu prédestiné à cet effet, à savoir la nature plutôt que la ville. Le roman répond par-là à deux

---

[14] *Id.*, p. 137.
[15] Rotraud von KULESSA, « Introduction », dans *Démocratisation et diversification. Les littératures d'éducation au siècle des Lumières*, éd. R. von Kulessa, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 8.
[16] *Triomphe*, t. I, p. 13.
[17] HELVETIUS, *De l'Esprit*, Paris, Durand, 1758, t. I, discours 1, chapitre 2, « Des erreurs occasionnées par nos passions ». Les passions sont d'une part négatives car elles aveuglent notre esprit, d'autre part positives car elles nous sortent de notre paresse.
[18] LEPRINCE DE BEAUMONT, *Éducation complète*, Londres, John Nourse, 1753, « Préface », n. p.
[19] *Le Mentor moderne*, Lausanne, Jean-Pierre Heubach, 1773 [désormais : *Mentor moderne*], « Avertissement », p. x : « la bonne éducation consiste à faire prendre aux enfants l'habitude de rectifier les passions, dont on remarque en eux les germes. »
[20] *Œuvres mêlées*, t. V, « Réflexions sur la raison », p. 209-210.
[21] *Triomphe*, t. I, p. 109.
[22] *Ibid.*
[23] Alicia C. MONTOYA, « Madame Leprince de Beaumont et les "Lumières religieuses" », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'Éducation des filles à La Belle et la Bête*, *op. cit.*, p. 131-144 ; ici p. 136.

revendications chères aux précepteurs et éducatrices du XVIIIe siècle, et reprend « une des bases de l'éducation traditionnelle, que l'on retrouve aussi bien dans la pédagogie des jésuites, que dans celle de Malebranche, de Bossuet ou encore de Pascal[24]. » Depuis Locke, l'adaptation à l'âge, au tempérament et aux besoins de l'élève, désormais au centre de l'attention, a la priorité absolue. Les pédagogues jugent important de respecter les propriétés de chaque enfant au lieu de l'éduquer dans un groupe où ils ne pourraient pas jouer sur l'atout de l'individualisme, profondément en accord avec ce siècle des Lumières, « inquiet du bonheur et de la vertu de l'individu[25] ». Chez Leprince de Beaumont, le souci de s'adapter à chaque élève s'exprime par exemple dans l'« Avertissement » du *Mentor moderne* :

> Il faut donc […] connaître parfaitement [ses élèves], veiller avec une attention scrupuleuse sur tous leurs mouvements. Cette étude demande toute l'application du maître le plus éclairé, et si son attention est partagée sur un trop grand nombre d'écoliers, il faut nécessairement qu'il lui échappe bien des choses[26].

Conformément à ces pensées, le fils dans *Le Triomphe de la vérité* est éduqué quasiment seul. Seuls le père et un enfant du même âge lui tiennent compagnie ; sa mère ne peut le voir qu'en présence du père, et le reste du temps il est « confié à une servante muette, qui par conséquent ne pouvait […] être suspecte [au père][27]. » L'apprentissage du jeune homme n'est aucunement dérangé. Il s'agit ici d'un passage dans lequel Leprince de Beaumont se plaint de la qualité médiocre de l'éducation collective :

> D'ailleurs, je n'étais point distrait par les compagnies. Tout à mon étude, nulle idée étrangère ne dérangeait dans mon cerveau les traces de ce qu'on m'avait enseigné : au lieu que les enfants, abandonnés jusqu'à cinq à six ans entre les mains d'une gouvernante imbécile, ou pour le moins puérile, distraits par la compagnie de leurs semblables, savent à peine parler à cet âge[28].

Comme nous l'avons noté, cette éducation individuelle entraîne le retirement en solitude que seule procure la campagne. Le roman de Leprince de Beaumont maintient la dichotomie « entre une ville corruptrice et une campagne salvatrice [qui] est l'un des thèmes chers au dix-huitième siècle[29] ». Nous retrouvons la même réflexion chez Rousseau[30] ; elle constitue par ailleurs la morale dans bon nombre de contes de Leprince de Beaumont, comme « Le pêcheur et le voyageur » (*Magasin des Enfants*), « L'histoire de la Jardinière » (*Instructions pour les Jeunes Dames*) ou « Le Nouveau Spectateur ou Journal de William » (*Œuvres mêlées*). Dans la même lignée, dès le début du *Triomphe de la vérité* est mis en scène un lieu bucolique que le père a préparé au mieux pour l'expérimentation pédagogique qu'il médite.

> Il y avait dans la terre où mon père avait fixé son séjour, un château médiocre, mais dont les jardins étaient magnifiques. Il fit bâtir, à l'extrémité d'un parc qui les terminait, une maison simple mais commode : il y déposa un petit recueil transcrit de sa main, où en ramassant en précis ce que l'histoire a de plus remarquable, il retrancha tout ce qui pouvait donner quelque

---

[24] Christophe MARTIN, *« Éducations négatives »*, *op. cit.*, p. 17.
[25] Fritz-Peter HAGER, « Éducation, instruction et pédagogie », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, éd. M. Delon, Paris, PUF, 2014, p. 430.
[26] *Mentor moderne*, « Avertissement », p. x.
[27] *Triomphe*, t. I, p. 12.
[28] *Id.*, p. 14-15.
[29] Sonia CHERRAD, *op. cit.*, p. 135.
[30] « *[Rousseau hat das] Unterscheidungsprinzip von einem guten Naturzustand und einem verderbten gesellschaftlichen Zustand […] mit […] viel Erfolg auf die Anthropologie, auf die Gesellschaftstheorie, auf die Politik, auf die Ethik und auf die Pädagogik angewendet* ». (« C'est par principe que Rousseau a différencié un état naturellement bon d'un état corrompu par la société ; il a appliqué avec succès cette distinction dans les domaines de l'anthropologie, de la théorie de la société, de la politique, de l'éthique et de la pédagogie. ») Winfried BÖHM et Michel SOETARD, *Jean-Jacques Rousseau. Der Pädagoge*, Paderborn, F. Schöningh, 2012, p. 25.

> notion de la divinité. Il décora ensuite cette demeure de tout ce qui pouvait servir à mon amusement et à mon instruction. Il y rassembla tous les animaux connus, fit peindre ceux qu'il n'était pas en état d'avoir, et recueillit par écrit ce que les auteurs en ont dit de certain. Voilà quelles furent ses occupations jusqu'à ma seconde année, qu'il s'empara de mon éducation et de celle d'un enfant de mon âge qu'il crut capable de m'amuser[31].

Cette citation atteste en même temps qu'une place privilégiée est attribuée aux choses qui entourent l'élève. Dans *Émile*, Rousseau les considère comme le troisième guide dans l'éducation d'un enfant à côté de l'éducateur et la nature[32]. Même si le cadre de l'éducation doit être purement naturel, le passage par la ville – dans la majorité des cas Paris – est indispensable. Émile doit également passer par cette voie car « après s'être considéré par ses rapport physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens[33]. » Le travail et le souhait de « faire fortune » sont les motifs qui justifient le départ pour la ville dans *Le Triomphe de la vérité*, où la différence entre les hommes et les femmes est alors soulignée :

> [Ma mère] eût voulu passer toute sa vie dans une solitude que tant de raisons lui rendaient chère, et qu'elle n'avait quitté que trois fois depuis dix-huit ans. Mais mon père avait pris d'autres arrangements. Son revenu augmenté considérablement pendant notre retraite, par le retranchement de toutes les dépenses superflues, m'assurait un état brillant. Il était résolu de ne rien épargner pour me mettre à portée d'en jouir gracieusement. Paris lui parut le lieu le plus propre à son dessein[34].

D'une certaine façon, c'est pour « devenir quelqu'un » que les hommes notamment rejoignent la ville[35]. Chez Rousseau, nous retrouvons ces mêmes idées : tout en favorisant une éducation personnelle, il prévoit ensuite l'entrée d'Émile dans la société des hommes. Toutefois, dans le roman de Leprince de Beaumont, l'abandon du cadre idyllique de l'enfance est décrit comme une rude épreuve. La vie en ville ne correspond aucunement au souhait du protagoniste : « accoutumé à réfléchir, je soupirais après une vie tranquille, qui me laissât les moments de jouir de moi-même[36]. » Après une catastrophe familiale compliquée par une histoire d'amour, il décide enfin de regagner la campagne.

Ce choix est certainement motivé par la religion chrétienne que l'auteure juge la base de toute éducation et qui nous conduit au dernier axe de notre réflexion. Tandis que la foi est encouragée par le retrait du monde, elle semble impossible en ville. Ainsi Leprince de Beaumont ne manque pas de critiquer la pédagogie pratiquée dans la capitale :

> Dans l'enfance, on leur fait apprendre par cœur un précis de ce qu'ils doivent savoir ; mais expliqué d'une manière si sèche qu'il n'est capable ni d'éclairer leur esprit, ni d'échauffer leurs cœurs ; dès que la raison commence à exercer ses droits, on les occupe uniquement des moyens de faire fortune, ou d'en jouir agréablement. Une jeune fille alors ne pense qu'à sa parure, à acquérir des talents pour plaire. […] On n'entretient un jeune homme que de la nécessité d'être brave, et dans le même moment qu'on lui dit que l'Évangile doit être la règle de ses actions, on lui fait entendre que savoir souffrir une injure, c'est se perdre pour jamais. Quelle idée peut

---

[31] *Triomphe*, t. I, p. 11-12.
[32] *Œuvres complètes*, t. IV, éd. Ch. Wirz et P. Burgelin, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1969, p. 247.
[33] *Id*., p. 833.
[34] *Triomphe*, t. I, p. 105-106.
[35] La différence entre les hommes et les femmes se remarque également dans deux textes de Leprince de Beaumont insérés dans les *Œuvres mêlées* : « Le nouveau spectateur ou Journal de William » (t. I, p. 1-239), dans lequel un jeune homme raconte ses expériences dans la capitale où il veut faire fortune ; « La nouvelle spectatrice ou Journal de Manon » (t. II, p. 1-114), récit d'une jeune fille qui découvre le monde à travers les femmes qu'elle rencontre et les différents états de vie qu'elles occupent dans la société.
[36] *Triomphe*, t. II, p. 12.

> concevoir ce jeune homme, en comparant cette leçon au commandement que nous fait l'Évangile, de présenter l'autre joue à celui qui nous donne un soufflet ? Rien de plus naturel pour lui, que de regarder ce précepte, et par une suite naturelle, tous les autres, comme de belles spéculations que personne ne suit et qui ne sont appuyées sur aucun fondement raisonnable[37].

Le recours à Dieu est en effet une évidence dans l'éducation de la catholique :

> Paul plante, Apollon arrose et Dieu seul fait fructifier. J'exhorte donc les personnes chargées d'instruire, à recourir souvent à lui, et pour elles, et pour moi. C'est le grand, l'unique moyen de recueillir le fruit de nos travaux[38].

Le Triomphe de la vérité cible explicitement l'éducation chrétienne, ce qui constitue une des grandes différences par rapport à *Émile*. L'objectif de Leprince de Beaumont est même apologétique, car au lieu d'une morale pédagogique, la réflexion provoque la prise de conscience de la « véritable religion ». Le début du texte annonce que le but ultime n'est pas l'éducation du fils, mais la conversion du père :

> Elle [la mère] découvrit les semences [des qualités qui pouvaient la rendre heureuse] dans le cœur de M. de la Villete, mais elle ne put se dissimuler à elle-même qu'il lui en coûterait beaucoup pour les faire éclore. Cette découverte l'eut effrayée si la Providence, qui voulait se servir d'elle pour guérir mon père de ses erreurs, n'eût fortifié l'inclination qu'elle se sentait pour lui. […] Elle conçut qu'il fallait ne s'adresser qu'à Dieu pour obtenir un changement, qui faisait le grand objet de ses désirs[39].

L'enfant ne figure que comme le moyen de faire naître la foi chez le père :

> Lorsqu'aussitôt après ma naissance on me présenta à ma mère selon la coutume, elle me prit entre ses bras et m'élevant vers le Ciel, m'offrit à cet Être immense dont je devais procurer la connaissance à celui qui m'avait donné le jour[40].

En conséquence, on peut aussi lire *Le Triomphe de la vérité* comme un témoignage apologétique : il retrace le chemin d'un converti « éclairé » au christianisme puisqu'il s'est instruit de toutes les confessions, qu'il a discuté des problématiques théo-philosophiques et qu'il a examiné avec soin les diverses façons de vivre sa foi.

La quête de la véritable religion constitue aussi le fil conducteur dans un ouvrage plus tardif de l'auteure, à savoir *Les Américaines*. Les préceptes pédagogiques vus jusqu'ici y sont mis en question ou disparaissent derrière l'intention primordiale du texte qui est la promotion d'une foi catholique éclairée pour les femmes.

L'éducation chrétienne de la femme dans Les Américaines

Deux décennies après la publication du *Triomphe de la vérité*, Marie Leprince de Beaumont fait paraître *Les Américaines* chez Durand à Annecy. Les six volumes de cette suite des *Magasins* composent une apologie du catholicisme sous la forme d'un roman dialogique. Contrairement au *Triomphe de la vérité*, il n'est plus ici question d'éducation masculine, mais d'éducation féminine, mais sans rapport avec celle reçue par Sophie dans l'*Émile*. Mlle Bonne veut ses écolières « éclairées » et instruites dans toutes les matières qui sont en lien avec la « science de la religion ». Leprince de Beaumont ne prône pas seulement l'éducation collective dans *Les Américaines* – comme dans tous ses *Magasins* d'ailleurs – mais elle met

[37] *Triomphe*, t. I, p. 123-125.
[38] *Mentor moderne*, Avertissement, p. xiii.
[39] *Triomphe*, t. I, p. 7.
[40] *Id.*, p. 10.

aussi en scène un isolement purement fictif qui peut être interprété comme une stratégie tant pédagogique qu'apologétique.

Les Américaines retracent un entretien au sujet de la « véritable religion » entre la gouvernante catholique Bonne, connue des *Magasins*, ses écolières anglicanes et des invités représentant différentes confessions et croyances. L'éloignement des jeunes protagonistes ne se présente pas par une véritable coupure avec la société comme c'était le cas dans *Le Triomphe de la vérité*. Au contraire, les interlocutrices sont en plein débat avec des spécialistes de la foi, de surcroît masculins[41]. Or les écolières sont présentées comme de « pauvres Américaines », et par là de façon fictive écartées de la civilisation, ce qui leur donne, dans le cadre éducatif, un avantage social remarquable :

> Vous ignorez, Monsieur, que ces dames sont censées être de pauvres Américaines, et que nous sommes convenues qu'elles agiraient comme telles dans nos conversations ; elles ignorent en cette qualité le respect qu'elles doivent aux gens de votre robe[42].

Le « faux éloignement » permet aux femmes, dépourvues du droit de parole en société, de participer pleinement aux débats, ce qui favorise avant tout leur capacité à la réflexion, mise également en pratique grâce à la forme dialogique de l'échange. En fin de compte, l'isolement ne concourt pas à la désocialisation, mais tout au contraire à une insertion dans la société, et par là, à la prise de conscience de la « véritable religion ».

Ce fait est dû aux destinataires de cette éducation, à savoir les femmes. L'image du sauvage joue un rôle déterminant dans le processus de leur émancipation. La stratégie textuelle et fictive appliquée dans *Les Américaines* fait écho aux principes éducatifs de l'époque ainsi qu'à la fascination pour l'enfance propre au siècle :

> Objet d'attention et d'examen, l'enfant fascine comme un être à la fois étrange et familier. Son observation semble pouvoir donner accès à une nature primitive de l'homme, qu'incarne aussi, à sa manière, le « sauvage » considéré comme le témoin d'un âge révolu[43].

Au niveau apologétique, le sauvage présente l'avantage d'être une « table rase » : la doctrine chrétienne peut ainsi facilement être construite au cours des entretiens.

L'éducation chrétienne dans *Les Américaines* est donc novatrice, dans le sens où elle réussit à intégrer les femmes aux débats théo-philosophiques et métaphysiques par le biais d'une stratégie pédagogique plutôt traditionnelle mais remise en valeur. La religion devient la science *par excellence* que les femmes doivent étudier. Ces deux facteurs – promotion de la foi et réévaluation de l'éducation de la femme – constituent le point de départ d'une critique des idées du citoyen de Genève.

Réception de Rousseau dans l'œuvre de Leprince de Beaumont

Au moins depuis 1750, Rousseau fait partie des références de Leprince de Beaumont, qui consacre un texte entier à sa toute première publication, le *Discours sur les sciences et les arts*. En 1750, celui-ci vaut à Rousseau le prix de l'Académie de Dijon. La « Réponse au Discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau », sous la plume de l'éducatrice catholique, ne sera publiée qu'en 1774, dans les *Œuvres mêlées*, où une note de bas de page

[41] Nous rencontrons entre autres un déiste, un calviniste, un anglican, un rabbin.
[42] LEPRINCE DE BEAUMONT, *Les Américaines ou la preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles*, Annecy, Durand, 1769, t. IV, p. 9-10.
[43] Christophe MARTIN, *op. cit.*, p. 11.

dévoile des indices sur la date de sa conception et sur sa première publication dans le *Nouveau Magasin français* :

> Il y a déjà quelques mois que ce discours est composé ; mais comme j'attendais celui qui a commencé à paraître le mois passé, j'ai voulu faire les honneurs de mon journal. Je donne aujourd'hui ma pièce d'autant plus volontiers, qu'elle n'a rien de commun avec celle du savant ecclésiastique qui m'a fait remettre sa réponse à M. Rousseau[44].

Il pourrait être ici question de la réfutation écrite par le chanoine Joseph Gautier, membre de la Société royale de Nancy, et publiée dans le *Mercure* du mois d'octobre 1751. Cet abbé joue en effet « un assez grand rôle dans les débuts de l'Académie de Stanislas[45] ». L'institution académique est « assurément un thème très important dans le *Discours* et Stanislas n'a pu que prendre à cœur les remarques critiques de Rousseau, lui qui venait fonder une académie, même si elle ne portait pas ce titre[46]. » Ainsi s'explique que plusieurs des répliques faites au *Discours* de Rousseau proviennent du milieu où Leprince de Beaumont a vécu jusqu'en 1748. Stanislas Leszczynski publie la sienne sous l'anonymat en septembre 1751, et un contributeur fidèle du *Nouveau Magasin français*, Claude-Nicolas Le Cat, lui emboîte le pas en 1752 en se faisant passer pour un académicien de Dijon. L'éducatrice livre, à notre connaissance, la seule réfutation formulée par une femme. Dans le « Discours sur l'avancement des Arts et des sciences en Angleterre », inséré dans le cinquième volume des *Œuvres mêlées*, l'auteure se place dans la lignée de ses prédécesseurs masculins :

> Ces réflexions m'engagèrent à insérer dans mon Magasin une pièce sur l'utilité de la culture des arts ; mais prête à la donner au public, la décision de l'Académie de Dijon m'arrêta. Cette assemblée d'hommes distingués, en couronnant un discours composé pour dépriser les arts, semblait convenir de leur danger, de leur inutilité au moins. Je suspendis donc mon dessein. Aujourd'hui que tous les savants de l'Europe s'élèvent contre le sentiment de M. Rousseau, j'ai cru pouvoir suivre mes premières vues. J'oserai même mêler mes réflexions à celles des hommes illustres qui défendent les beaux-arts, et ces réflexions paraîtront dans ce magasin[47].

Avant de détailler ses objections, résumons rapidement les grands axes suivis dans le *Discours sur les sciences et les arts*, qui répond à la question de savoir si l'établissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

Dans une première partie, Rousseau démontre à l'aide d'exemples tirés de l'histoire remontant jusqu'à l'Antiquité que les sciences ne sont pas compatibles avec la vertu. Selon lui, la nature aurait préféré l'homme ignorant, car l'instauration d'une société savante aurait corrompu le goût. Ainsi les arts et les sciences seraient, contrairement à la formulation donnée par l'Académie, responsables non pas du progrès, mais de la décadence des mœurs. Dans la seconde partie, les études sont déclarées une « perte de temps » et le « moteur du luxe ». Toute connaissance est jugée nulle ; les philosophes sont inutiles. De trop vastes connaissances auraient conduit à l'inégalité parmi les hommes, dont les talents ne sont plus mesurés selon leur nature mais par rapport à leur valeur scientifique. D'un ton résigné, l'auteur constate :

> On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents ; ni d'un livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions[48].

---

[44] *Œuvres mêlées*, t. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 140.
[45] J. Alan DAINARD, « L'abbé Joseph Gautier (1714-1776) », dans J.-Cl. Bonnefont (éd.), *Stanislas et son Académie*, Nancy, Presses Universitaires, 2003, p. 119.
[46] Michèle CROGIEZ, « Stanislas et Rousseau : double entrée dans l'institution académique », *ibid*., p. 242.
[47] *Œuvres mêlées*, t. V, « Réponse au discours de M. Rousseau contre les Arts et les Sciences », p. 103-104.
[48] *Discours sur les sciences et les arts*, *Œuvres complètes*, t. III, éd F. Bouchardy, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1964, p. 25.

Tout compte fait, Rousseau nie définitivement la question posée par l'Académie. Il juge les sciences et les arts un développement contraire à l'humanité, et insiste sur son idée d'un état naturel qu'il associe au seul véritable bonheur de l'homme. Leprince de Beaumont critique son contemporain sur plusieurs plans. Cette critique se fonde sur les deux piliers de la pédagogie leprincienne : la promotion de la foi chrétienne et l'optimisme pédagogique qui s'exprime dans une confiance en la perfectibilité de l'homme.

L'éducatrice dément la conclusion finale de son prédécesseur, en fondant son choix sur deux points essentiels qu'elle expose dès le début de son pamphlet : premièrement, elle se demande si « le créateur de l'homme, en le formant, l'a […] destiné à vivre dans l'ignorance[49] », et deuxièmement elle étudie la question de savoir s'il y a des sciences contraires à la loi naturelle qui seraient les seuls qu'« on […] a droit de regarder comme mauvais[50] ». L'unique base de ses réflexions est la foi en Dieu, qui est rigoureusement absent du texte de Rousseau. En effet ce qui est appelé « nature » dans le *Discours* de Rousseau est devenu « Dieu » ou « Créateur » dès les premiers mots de la réponse de l'éducatrice. Or, dans la philosophie chrétienne, la dépendance envers un créateur divin entraîne l'engagement moral de l'homme. Celui-ci doit servir son créateur, et tout faire pour correspondre au projet de la création. Toute action humaine, dont le temps est consacré aux sciences, est par conséquent renvoyée à son destin originel :

> Mais, dit M. Rousseau, les sciences traînent à leur suite la dépravation des mœurs ; c'est comme s'il me disait que les aliments dont la main libérale du Créateur nous gratifie, sont des présents funestes, parce qu'il arrive à quelques hommes d'en prendre avec excès[51].

Leprince de Beaumont critique plutôt l'usage que l'homme fait des dispositions divines qui, quant à elles, lui semblent avoir une fonction évidente :

> Dieu n'a rien mis d'inutile dans l'homme ; donc le désir, le besoin de savoir, l'avertit qu'il doit chercher à le satisfaire ; donc l'homme ne pourrait chérir l'ignorance, sans aller directement contre l'ordre de sa création, et les vues de son créateur[52].

Le fondement de toute science, comme celui de toute pédagogie, est purement religieux.

Fidèle à son métier, l'éducatrice identifie chez Rousseau une autre « erreur de pensée », quand elle demande « si les répugnances de l'âge tendre pour toute sorte de sciences, ne semblent […] pas nous indiquer que dans les vues de la nature, l'ignorance devait être le partage de l'homme[53]. » Elle renvoie dans ce sens la réflexion non à l'étude et à l'éducation en soi, mais à la mauvaise éducation qu'on donne aux enfants à son époque[54]. Par-là s'explique la véritable critique de l'argumentation du philosophe.

> Si M. Rousseau, au-lieu d'épuiser sa rhétorique, eût crié contre la façon dont on enseigne, dont on étudie les sciences, et en particulier celle de la religion, je souscrirais à tout ce qu'il a écrit ; je conviendrais avec lui qu'on n'y apporte point cet esprit d'humilité nécessaire pour apprendre avec fruit. J'ajouterais, pour fortifier ma preuve, que loin d'accuser l'étude du mauvais effet qu'il lui attribue, il doit s'en prendre à la superficie de l'étude[55].

---

[49] *Œuvres mêlées*, t. V, « Réponse au discours de M. Rousseau », p. 140.
[50] *Ibid*.
[51] *Id.*, p. 143-144.
[52] *Id*., p. 143.
[53] *Id*., p. 141.
[54] « Il m'est aisé de prouver que cette horreur des enfants pour l'étude est fondée sur la façon dont on s'y prend pour les enseigner. » *Ibid*.
[55] *Id*., p. 144-145.

Dans son argumentation, la culture des savoirs et la nécessité de l'éducation découlent automatiquement de la foi en Dieu ; en outre, la religion, absente de la réflexion de Rousseau, est jugée une véritable science chez l'éducatrice[56].

C'est sur la question de l'oisiveté que le discours de Leprince de Beaumont s'oppose diamétralement à celui de son contemporain. Rousseau soutient que les sciences naissent de l'oisiveté et « la nourrissent à leur tour[57] ». Ainsi un homme studieux perdrait son temps pour la société au lieu de vivre selon la nature et selon ses propres besoins. Chez Leprince de Beaumont, l'oisiveté est également jugé de manière négative, mais les sciences sont, en revanche, la seule occupation qui puisse sortir l'homme, et – peut-on supposer par l'argumentation de l'éducatrice – la femme de cet état misérable.

> On peut regarder l'oisiveté comme la source de tous les vices, surtout dans la jeunesse : *tous les hommes ne sont pas propres aux travaux du corps* ; il faut donc que l'étude leur fournisse un préservatif contre la perte du temps. Aussi peut-on remarquer que les jeunes gens studieux échappent au délire des premières années. Il n'en faudrait point davantage pour me faire conclure contre M. Rousseau que l'étude la plus infructueuse produirait toujours un grand bien, quand elle ne ferait qu'arracher les jeunes gens aux vices que produit la paresse[58].

L'éducatrice s'inscrit par ce jugement dans le discours pédagogique féminin de l'époque où « le seul lieu d'un changement possible de la conception que se faisait le dix-huitième siècle du savoir féminin est […] l'espace de réflexion et de proposition offert par les ouvrages des éducatrices[59]. » L'étude des arts et des sciences doit notamment être offerte aux femmes.

On peut lire la « Réponse au discours sur les arts et les sciences de Monsieur Rousseau » comme une objection découlant de l'expérience d'une gouvernante. L'auteure met l'accent non sur l'intérêt des arts et des sciences, mais sur l'usage que l'homme en fait et qu'elle met en relation avec la religion. Son interprétation de l'écrit du citoyen de Genève reste celle d'une pédagogue profondément chrétienne. Il en est de même pour ce qu'on peut lire dans d'autres ouvrages de l'éducatrice.

Rousseau est par exemple mentionné dans les *Instructions pour les Jeunes Dames*, où Bonne se range derrière le discours habituel de sa réception :

> Le citoyen de Genève était né pour faire l'admiration de son siècle, s'il eût fait de ses talents l'usage qu'on devait en espérer : il n'en fait que l'étonnement, et c'est l'esprit de singularité qui l'a perdu. Il est peu d'hommes qui aient autant d'esprit que lui ; son style est d'une éloquence qui séduit, à moins qu'on ne soit extrêmement sur ses gardes : voilà ce que je connais par moi-même, voilà ce que ses ennemis même avouent. Son cœur est droit, tendre et compatissant ; ses mœurs sont pures. Mais que dire de l'emploi qu'il fait de ses talents ? Je me condamne au silence sur cet article : j'estime trop ce qu'il a de bon pour avoir le courage de peser sur le mauvais usage qu'il en fait. Au reste, Mesdames, je suis persuadée qu'il est de bonne foi dans les paradoxes qu'il avance ; il se trompe le premier et c'est ce qui augmente ma pitié et mes regrets à son égard […][60].

Suit une critique de *La Nouvelle Héloïse* dont Bonne déconseille la lecture aux filles : « Par pitié pour lui, Mesdames, n'aggravons point sa faute ; profitons de son avertissement, et gardons-nous de lire aucun de ses ouvrages[61]. » Même si elle ne recommande pas la lecture des œuvres de Rousseau, Bonne ne cesse de dire qu'on ne lui « ôtera pas de l'esprit que [le]

---

[56] « D'ailleurs, si la science de la religion produit l'orgueil, l'ignorance produit la superstition. Que M. Rousseau nous dise auquel de ces deux excès il veut donner la préférence. » *Ibid*.
[57] *Discours sur les sciences et les arts, op. cit.*, p. 18.
[58] *Œuvres mêlées*, t. V, « Réponse au discours de M. Rousseau », p. 149-150. Nous soulignons.
[59] Sonia CHERRAD, *op. cit.*, p. 218-219.
[60] *Instructions pour les Jeunes Dames*, t. IV, p. 79-80.
[61] *Id.*, p. 84-85.

cœur [du philosophe] est droit, et que son esprit seul est coupable[62]. » Dans *Les Américaines*, un entretien entre le philosophe Belesprit et Bonne aboutit au même constat. Sans nommer la personne dont ils parlent, ils semblent adresser leurs louanges au philosophe évoqué dans les *Instructions pour les Jeunes Dames*.

> L'auteur dont vous parlez relève sans cesse le bonheur du siècle dans lequel nous vivons, qui est, dit-il, éclairé des lumières de la philosophie. J'avoue que, si tous les philosophes lui ressemblaient, ce beau nom ne serait pas tombé en décri ; car s'il n'est pas strictement chrétien, la pureté de ses mœurs, la bonté de son cœur, et mille qualités estimables nous donnent l'espoir de lui voir un jour cette seule qualité qui lui manque, pour être parfait[63].

La réception des idées de Rousseau chez Leprince de Beaumont peut s'expliquer selon le mode de lecture qu'on attribue à l'œuvre de la Rouennaise. D'une part, on peut la lire exclusivement comme une éducatrice chrétienne ; d'autre part, ses textes se prêtent à une interprétation purement apologétique comme l'a montré la lecture du *Triomphe de la vérité* et des *Américaines*. Il s'agit là d'un constat général que R. von Kulessa porte sur la littérature d'éducation du siècle des Lumières :

> La littérature d'éducation […] pose le problème d'une redéfinition des Lumières : pour la plupart, les éducatrices et éducateurs ne conçoivent pas l'éducation sans l'enseignement religieux et sont souvent adeptes de ce qu'on pourrait appeler l'apologétique chrétienne[64].

Loin de creuser davantage l'incompatibilité que l'historiographie a trop longtemps maintenue entre Lumières et christianisme, l'œuvre de Marie Leprince de Beaumont illustre le mouvement des « Lumières catholiques »[65]. Ses textes réconcilient la défense d'une foi éclairée avec certains atouts de son époque comme l'optimisme pédagogique et la foi en la perfectibilité de l'homme. Qu'elle reste mitigée par rapport aux théories d'un Jean-Jacques Rousseau, dont elle anticipe la réforme pédagogique, n'est pas étonnant, tant les théories du philosophe occupent une place à part dans la réception de ses contemporains[66]. Enfin le cas traité ne fait que confirmer la nécessité de reconsidérer un siècle dans lequel la pensée de ce philosophe a, elle aussi, toujours été difficile à classer.

---

[62] *Id.*, p. 83.
[63] *Les Américaines*, t. VI, p. 231-232.
[64] Rotraud von KULESSA, *op. cit.*, p. 9.
[65] Ulrich LEHNER, *The Catholic Enlightenment. The Forgotten history of a Global Movement*, Oxford, University Press, 2016, p. 89-92.
[66] Didier MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 22.